



La fin de l'Europe par la foule

Michela Nacci

1. Foule, Europe, peur

Trois mots-clés : foule, Europe, peur. Il faut tout d'abord préciser que la foule fait peur pour une raison : elle peut faire chuter la société actuelle dans les pays développés, c'est-à-dire la civilisation européenne. Nous sommes dans l'Europe de la fin du XIX^e siècle, plus précisément entre la France et l'Italie, avec toutefois de fréquents échanges avec la Grande-Bretagne et l'Allemagne et des échanges culturels avec les États-Unis, généralement dans une seule direction : du « Vieux Monde » vers le « Monde Nouveau ». C'est à cette période et dans cet espace que la construction du concept de foule s'inscrit. Il est inutile de répéter ce qui a déjà été affirmé sur la naissance de la psychologie collective (Tarde 1890; Fournial 1892; Tarde 1893; Le Bon 1895; Tarde 1901; Lombroso, Sergi, Ferri 1876). Un discours à part doit être fait pour la psychologie collective (ou mieux, psychologie sociale) aux États-Unis (Nacci 2017) et sur son sens alors que naît la société de masse et que progresse la démocratie¹; il suffira seulement de rappeler que, dans le dernier quart du XIX^e siècle, le sujet « foule » est mis en place en Europe par des sociologues, des psychologues, des biologistes, souvent par des intellectuels qui additionnent les trois spécialités. Le comportement de la foule est à l'unisson à cause des mécanismes attrayants et imitatifs qui s'y activent, irrationnel (les moteurs de la foule sont les instincts, les impulsions, les émotions, les passions) et violent : la foule dérobe, détruit, lynche. Les membres de la foule ressemblent aux animaux grégaires; la foule est comparée régulièrement au troupeau, à l'essaim, au banc, à la bande. La foule est un sujet social dangereux qui occupe une place croissante sur la scène sociale : les auteurs qui étudient la foule pensent que la civilisation européenne est arrivée à la fin à cause de la foule. L'Europe est menacée par les néo-barbares qui composent la foule, et elle est desséchée à l'intérieur par les effets négatifs de la modernité : ses fondements s'écroulent, elle n'est plus capable de se tenir debout. Ce n'est pas la première fois que la mort d'une civilisation arrive : tous ces auteurs pensent l'histoire à travers un parcours récurrent de naissance, épanouissement et décadence. Tout au long de ces pages, j'essaierai de saisir la nouveauté et les caractéristiques spécifiques que la peur inspirée par la foule revêt dans cette époque.

¹ Pour l'Italie cf. Gallini (1983); Mucchi Faina (1983, 2002); Mangoni (1985, 2013); Lombroso (1995); Donzelli (1995); Cassina, Pozzi (2000); Palano (2002). Pour les autres pays cf. Nye (1975); Barrows (1981); Paul (2004); Bosc (2007).

Nous savons que la notion de foule existait à des époques précédentes² : certains se demandent encore si la notion moderne de foule a les mêmes caractéristiques par rapport à la notion contemporaine de foule ou bien des caractéristiques différentes. Il serait intéressant d'enquêter sur la continuité et les différences entre les idées de peuple, de multitude, de foule, sur la transformation des individus une fois qu'ils sont réunis, chez une série d'auteurs qui vont de Hobbes à Mandeville, de Spinoza à Malebranche (Ferraretto *et alii* 2014). Malheureusement, la division disciplinaire entre modernistes et contemporanéistes a empêché jusqu'ici un traitement du sujet dans son intégralité. Je n'aborderai pas ce problème qui exigerait une étude à part. Cependant, il n'y a aucun doute que l'ampleur et les traits de la présence de la foule dans cette *fin-de-siècle* européenne qui devient la fin-de-siècle par excellence n'ont rien de comparable avec le traitement du regroupement de plusieurs personnes, leurs motivations et leur comportement, dans les siècles précédents. La période qui sera étudiée ici est celle de la psychologie collective classique² : la discipline naît autour de 1870 et disparaît au tout début du XX^e siècle, pour ensuite faire des réapparitions isolées (Canetti 1966) et arriver peut-être jusqu'à nous.

2. Foule et nation

Le terme foule va de pair avec deux autres termes : nation, ou mieux caractère national (Nacci 2014), et race. Leurs relations sont étroites. Commençons par le premier. La foule a de nombreux points de contact avec la nation : ce sont deux entités collectives, formées par une multiplicité de personnes différentes; toutefois, elles ont toutes les deux un visage unitaire. La nation est une entité unitaire; la foule - selon la psychologie collective - efface la personnalité des individus qui la composent afin de faire émerger une seule personnalité, différente des autres : celle de la foule. Quand on parle de foule, nous trouvons toujours une expression pour en définir le comportement : *à l'unisson*. La nation possède ce même visage unitaire, notamment si elle est envisagée à travers la théorie des caractères nationaux : la théorie qui attribue à chaque nation un caractère spécifique et différent des autres. La caractérologie, comme nous la définissons, voit la nation comme la réalisation d'une idée (l'histoire étant composée d'un ensemble de toutes ces idées), elle est compacte en son sein et sans aucun contact avec l'extérieur : tout croisement avec d'autres caractères nuirait à la solidité du caractère de la nation; en conséquence il faut faire preuve de prudence et le condamner. D'autres éléments rapprochent la nation et la foule : dans ces deux ensembles, les membres se ressemblent plus que dans ce qui se passe normalement dans les rapports entre les êtres humains. D'un côté, tous les citoyens sont également citoyens de la même nation, liés par

² Cf. Tilly (1986); Tilly, McAdam, Tarrow (2001); Tilly (2003); Tilly (2004); Tilly, Tarrow (2007); Tilly (2008). Cf. aussi Rudé (1959); Rudé (1964); Rudé (1988); Farge, Revel (1988).

³ Cf. Alberoni (1968); Nye (1975); Alberoni (1977); Barrows (1981); Moscovici (1981, 1985); Mucchi Faina (1983); Pick (1989); Mucchi Faina (2002); Coffin (2003); Bosc (2007); Borch (2012); Doron (2016). Je me permets de renvoyer à Nacci (2016, 2018).

la langue, les mœurs, l'histoire, souvent la religion, les institutions, le territoire. De l'autre, tous les membres de la foule deviennent identiques grâce à l'imitation qui naît entre eux lorsqu'ils se réunissent : chaque différence entre les individus disparaît. La cohésion nationale est, elle aussi, expliquée avec l'imitation, mais elle n'est ni condamnée, ni crainte - comme cela arrive avec l'imitation au sein de la foule - car nous sommes à l'époque des nations et des nationalismes, et une telle imitation est considérée comme positive. Un dernier élément à souligner au sujet du lien entre la foule et la nation est la présence de l'irrationnel : la foule et la nation sont bâties par des instincts, des sentiments, des passions; un bon meneur peut conduire les individus rassemblés dans la direction qu'il veut, les convaincre d'accomplir n'importe quel geste. Il s'agit d'un éventail de facultés uni par le seul fait que la raison n'y est pas présente : il comprend les réactions que l'être humain partage avec les animaux, les émotions et aussi les états d'excitations et de délire proches de la folie.

3. La race dans la nation et dans la foule

Le deuxième terme : la race. Nous nous trouvons dans les années où de la race comme synonyme de peuple, de nation, nous passons à la race dans le sens avec lequel nous le connaissons aujourd'hui. À ce moment-là, le terme ne possède pas nécessairement les connotations qui sont devenues, par la suite, indissociables de celui-ci : race, dans cette phase, a un contenu raciste mais pas (toujours) raciste (Reynaud Paligot 2006, 2011). La race est un autre des éléments présents dans la foule et dans la nation qui, grâce à cette double présence, les lie. Gustave Le Bon, le plus célèbre psychologue des foules, met la foule et la nation sous le signe de la race : tout comme dans la foule se manifeste ce que Le Bon définit « l'âme de la race », dans la nation l'empreinte de la race est observée. Le Bon est un des auteurs pour lequel foule et nation vont de pair : c'est ce parallélisme qui explique pourquoi, dans son traitement des foules, Le Bon examine à un certain moment le thème des civilisations et de la fin de la civilisation européenne. D'ailleurs, il termine son ouvrage *Psychologie des foules* (Le Bon 1895 : 177-180) avec un exposé des phases que les civilisations traversent. Le terme de civilisation a, ici, un sens presque complètement superposable au terme de nation : chez ces auteurs, la nation est une langue, parfois une race, de toute façon un passé. Elle est toujours une civilisation. Civilisation, de son côté, fait référence à de nombreux niveaux sémantiques : de son rôle dans l'histoire aux bonnes manières, de la culture produite à une idée ou une vision du monde qui en représente le centre. Le lecteur, à la fin de l'ouvrage le plus célèbre de Le Bon, se demande quel est le rapport entre la vie des civilisations et les foules que l'auteur a traité jusqu'ici. Cela arrive pour une raison : nous séparons le thème des foules du reste de la culture dont cet ouvrage de Le Bon, et Le Bon lui-même, font partie : évolutionnisme, darwinisme, naturalisme, continuité homme-animal, psychologie biologique, théorie des caractères nationaux,

sociologie de la modernité. Si tous ces thèmes sont analysés ensemble, comme cela se passait à l'époque, il est clair que le savant des foules s'occupe en même temps de psychologie, il étudie le comportement animal et la physiologie du corps humain, il applique l'évolution à tous les thèmes et à tous les champs scientifiques qu'il parcourt, il rapproche le comportement de la foule à la théorie du caractère national (dans lequel il met aussi l'hérédité), il applique à la nation les mécanismes qui sont en œuvre dans la foule pour expliquer l'homogénéité d'un peuple, finalement il parle de race. En conséquence, il est évident que la philosophie de l'histoire cyclique dans laquelle les civilisations sont perçues comme des organismes (en analogie avec les organismes vivants) peut trouver sa place parmi ses observations. Par ailleurs, c'était déjà ainsi avec Alfred Quinet, Augustin Thierry, Hyppolite Taine, Ernest Renan et tous les autres auteurs de la caractérologie : ils théorisaient le caractère de la nation et s'occupaient de la vie et de la mort des civilisations. Ainsi, pour Le Bon, la décadence d'une civilisation arrive-t-elle quand les foules apparaissent et que l'État devient excessif avec les lois qui veulent tout réglementer et la croissance de la bureaucratie.

L'année précédant la publication de *Psychologie des foules*, Le Bon publie *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*; la civilisation à ses débuts est une foule :

À l'aube de ces civilisations, il y a une poussière d'hommes aux origines variées, réunie par le hasard des migrations, des invasions et des conquêtes. De sang différent, de langues et de fois également différentes, ces hommes ont comme seul lien commun la loi à moitié reconnue d'un chef. Dans ces agglomérations confuses, les caractères psychologiques des foules se retrouvent au plus haut degré. Les héroïsmes, les faiblesses, les instincts et les violences en ont la cohésion momentanée (Le Bon 1894 : 188).

Puis une race se forme, c'est-à-dire un agglomérat stable caractérisé par des sentiments communs qui sont renforcés à travers l'hérédité : « la foule est devenue un peuple et ce peuple sort de la barbarie ». Un idéal est élaboré sur lequel l'unité des sentiments et des pensées se construit et on passe de la barbarie à la civilisation : cet idéal fait penser au principe qui caractérise chaque nation pour Montesquieu. Le Bon :

après avoir exercé son action créatrice, le temps commence cette œuvre de destruction à laquelle ni les dieux ni les hommes échappent. Arrivée à un certain niveau de puissance et de complexité, la civilisation cesse de croître et elle est très vite condamnée à décliner. L'heure de la vieillesse sonne.

L'idéal se ternit (n'était-ce pas la même chose pour le principe de Montesquieu ?) et la décadence qui précède la mort commence. La race perd le soutien de l'idéal, l'égoïsme individuel croît, la civilisation devient un ensemble d'individus sans cohésion. Le Bon écrit :

Avec la disparition progressive de l'idéal, la race perd toujours plus ce qui représentait sa cohésion, son unité, sa force. L'individu peut grandir / croître en personnalité et intelligence mais en même temps l'égoïsme collectif de la race est remplacé par le développement excessif de l'égoïsme individuel accompagné par l'effacement du caractère et de la mineure attitude à l'action. Ce qui formait un peuple, une unité, un bloc, finit par devenir un agglomérat d'individualités sans cohésion que les traditions et les institutions maintiennent artificiellement encore pendant quelque temps.

C'est à ce moment-là que l'on demande l'aide de l'État. La race a perdu son âme et redevient un ensemble d'individus sans ciment entre eux : « une poussière d'individus isolés ». La civilisation redevient foule : « elle en a toutes les caractéristiques transitoires sans consistance ni lendemain. Elle n'en a plus aucune fixité et est à la merci de tous les hasards. La plèbe règne et les barbares avancent. »

Le Bon dépeint la civilisation européenne en pleine crise. Il affirme :

Nous devons reconnaître qu'une visible décadence menace sérieusement la vitalité de la plupart des grandes nations européennes, et notamment de celles dites latines (...). La satisfaction de besoins matériels croissants tend à devenir leur unique idéal. La famille se dissocie, les ressorts sociaux se détendent. Le mécontentement et le malaise se propagent dans toutes les classes, des plus riches aux plus pauvres. Semblable au navire ayant perdu sa boussole et errant à l'aventure au gré des vents, l'homme moderne erre au gré du hasard dans les espaces que les dieux peuplaient jadis et que la science a rendus déserts. (...)

Devenues impressionnables et mobiles à l'excès, les foules, qu'aucune barrière ne retient plus, semblent condamnées à osciller sans cesse de la plus furieuse anarchie au plus pesant despotisme (Le Bon 1894 : 189-191).

J'ai pris en compte Le Bon car je le considère un auteur typique à plusieurs niveaux : de l'époque, du thème de la foule, de la méthode naturaliste appliquée à la réflexion sur la foule et la nation, de la conviction que la foule - toujours plus présente sur la scène publique - peut faire chuter la civilisation européenne. Le Bon n'était pas le seul à afficher ces idées : les auteurs positivistes, évolutionnistes, naturalistes qui considéraient la civilisation comme un organisme menacé par l'État et par le collectif étaient nombreux. Tous les psychologues des foules, à l'exception de Gabriel Tarde, partageaient les thèses de Le Bon et ils les avaient exprimées bien avant lui. Les théoriciens des caractères nationaux étaient aussi très nombreux : ils voyaient dans chaque nation un caractère distinct, ils pensaient la nation comme un tout organique, ils lisaient la vie de ce tout à travers des modèles naturalistes de vie-croissance-mort ou alors à travers une philosophie de l'histoire cyclique. Dans ces trois groupes d'auteurs, ce qui était central était le moment où l'organisme de la civilisation entrait en crise, commençait à décliner et s'apprêtait à disparaître

comme, par ailleurs, cela était arrivé plusieurs fois dans l'histoire. Cela était vrai pour les positivistes et les évolutionnistes qui raisonnaient sur la base d'un modèle physiologique et traitaient les civilisations en analogie avec les organismes vivants présents dans la nature; cela était vrai pour les psychologues des foules dont la discipline peut se lire comme une réponse à une peur sociale diffusée; cela était vrai pour les caractérologues dont la préoccupation avait toujours mené non seulement à une reconnaissance du caractère des différentes nations mais aussi à l'idée de la naissance et de la mort de ces entités et du remplacement des unes par les autres. De fait, le thème des possibles crises de la civilisation (nation et civilisation étant deux termes presque identiques), des formes qu'elles auraient prises, des causes de celles-ci. Cette affirmation ne nous amène à découvrir rien de nouveau sur ce qui concerne la psychologie collective : la représentation de la foule comme un sujet violent et négatif lui était inhérente, et il était évident qu'il fallait lui rattacher la crainte à ses actions et la peur à toute la société. Par rapport aux deux autres groupes d'auteurs - positivistes/évolutionnistes et caractérologues - les choses sont différentes. Les premiers sont généralement dépeints comme des adeptes très fidèles de l'idée de progrès qu'ils considéreraient comme indéfini, continu et universel et - de plus -, garanti par la science. Les seconds n'ont été révélés que depuis peu : mais, pour eux aussi, on a tendance à privilégier le thème de la définition (ou édification) du caractère national par rapport à leur crise. En revanche, ils consacrent une attention constante à la fissure possible du caractère et à sa destruction; dans leurs ouvrages, ils réfléchissent souvent sur la série des civilisations-caractères qui ont eu lieu au cours de l'histoire, toujours de l'Est à l'Ouest, du Sud au Nord, toujours caractérisée par une naissance, une mort et une renaissance. Ceci n'est pas seulement vrai pour le XIX^e siècle : la caractérologie précédente partage aussi cette caractéristique - penser la fin des nations - qui, pourtant, chez les auteurs du XIX^e siècle est particulièrement développée.

Nous avons donc fait une petite découverte : les théoriciens des caractères, parfois confondus avec les nationalistes tout court, et les positivistes ainsi que les évolutionnistes, ne sont pas des chantres ingénus du progrès, mais plutôt des observateurs inquiets de la décadence de l'Europe : ils étudient le cycle vital des civilisations du passé même très lointain pour pouvoir appliquer ce schéma à leur présent. Les auteurs qui étudient la foule et le caractère national pensent donc que la civilisation européenne est arrivée au déclin et à la mort. Naturellement, la peur de la crise de l'Europe et de l'effondrement de la civilisation n'est pas la même pour tous les auteurs et tous les courants, ne dérive pas des mêmes causes et ne se déroule pas selon les mêmes modalités : la dégénération de Max Nordau n'est pas la fin de la race blanche de Georges Vacher de Lapouge; les accusations contre la vie métropolitaine valent pour Cesare Lombroso mais pas pour Gabriel Tarde ni pour Scipio Sighele; la peur de la foule-sauvage déchaînée vaut pour Hyppolite

Taine mais pas pour Pasquale Rossi. L'atavisme pouvait se manifester chez les criminels plus typiques de l'époque (moins de crimes de sang, plus de vols et d'arnaques) ou alors dans l'hystérie féminine; la cause pouvait résider dans une faiblesse de la race (on disait que les races néo-latines étaient en crise alors que les races anglo-saxonnes étaient plus énergiques) ou alors dans la tradition qui faisait qu'un pays était agricole et qu'un autre était industriel. La crise pouvait dépendre du trop de démocratie ou du peu de démocratie, du trop d'industries (Jules Michelet) ou du peu d'industries (Taine, comme tous ceux qui observaient la grandeur de la Grande-Bretagne). Bref, les diagnostics étaient les plus divers, mais le thème était très présent non seulement à la fin mais tout au long du siècle.

4. Pourquoi avoir peur des foules ?

Abordons maintenant la peur des foules pour souligner le tournant des peurs de l'Europe. Qu'est-ce qui fait peur dans ces foules ? D'abord, ce ne sont plus les foules d'ancien régime; ce ne sont pas non plus les foules révolutionnaires ou réactionnaires de la Révolution française. Ces foules fin-de-siècle sont des foules urbaines qui ne font pas partie d'un soulèvement ou d'une guerre civile : elles ont été produites par l'industrialisation, l'urbanisation, le processus de démocratisation politique et sociale. Ce sont des foules d'un genre nouveau : liées étroitement aux métropoles, à la grande industrie et au tertiaire, au temps libre et à la disponibilité de petites sommes à dépenser au-delà des nécessités essentielles. Tout cela n'est pas différent de la normalité, au contraire, c'est la normalité la plus absolue : des hommes saisis au travail et dans leurs loisirs, avec l'intention de se balader ou d'aller voir un spectacle. Ils n'ont aucune raison immédiate de protester, de manifester, d'agresser, de tuer, contrairement aux foules en révolte qui se rebellent souvent à cause de la faim. Ici la foule se réunit par hasard, sans un motif précis, elle agit et puis se disperse. Cela est encore plus inquiétant : cela signifie que n'importe où et qu'à tout moment de la vie que nous faisons, une foule peut se former. Les foules de la Révolution française qui volent et qui sont violentes sont toujours considérées comme l'exemple et l'antécédent de ces foules, notamment dans le récit qu'en fait Taine dans *Origines de la France* contemporaine. Il est difficile de croire que cela est vrai. Un siècle s'était écoulé; on ne se trouvait plus dans un changement sanguinaire du pouvoir, mais dans une période sans (grandes) guerres, ni révolutions. Il est difficile que, à cent ans de distance et avec tant de changements, les foules de la guillotine représentent un exemple encore actuel. Ce qui caractérise les foules maintenant est le fait qu'elles n'ont aucune raison de se révolter : ce sont des foules assez tranquilles. Elles se promènent, elles s'assoient au café et s'amusent. Toutefois, elles réussissent en un instant à se transformer en un monstre aux mille visages.

Dans la foule, des dynamiques spécifiques se mettent en place et elles mènent tous ceux qui forment la foule à ressentir, à penser et à agir à l'unisson : du nombre naît un sujet unique. Le sujet a un visage, comme l'individu. Les individus sont différents les uns des autres, et en effet les foules ne sont pas toutes pareilles : il y a des foules du Nord et des foules du Sud, des foules froides et des foules chaudes, des foules flegmatiques et des foules passionnelles. L'irrationnel, en général contrôlé, émerge : ce n'est pas la raison qui guide les actions, mais l'instinct et le sentiment. De l'un à l'autre, les sensations et les passions se propagent en un instant à travers la contagion et l'imitation. Sur une telle masse, la suggestion a une emprise facile, et n'importe qui pourvu d'un peu de caractère peut en devenir le chef. Nombreuses sont les comparaisons entre la foule et le manipulé, entre le chef et l'hypnotiste. Nombreux sont les rapprochements entre la foule et l'hystérique, le malade mental, le criminel et le fou. Dans la foule, l'inconscient émerge et domine : un inconscient non-freudien et pré-freudien qui se situe entre les processus les plus élémentaires qui guident la vie animale, le passé de la collectivité et les caractéristiques de la race.

Ce qui effraie le plus dans toutes ces transformations est la disparition (réelle ou imaginée) de l'individu. Ces mécanismes révèlent la fragilité, l'extrême précarité de l'individu; ces nombreux Moi qui apparaissent, qui se multiplient et qui prennent la place du Moi de départ attentent au concept qui devrait être évident : l'unité et la solidité de l'individu. Dans un monde habité par les foules, la civilisation est en danger, et le danger est la mort de cette civilisation, comme cela est arrivé maintes fois dans le passé. Une nouvelle criminalité, des maladies nouvelles, un malaise qui n'était pas connu avant, caractérisent ce monde où le rapprochement et la ressemblance entre les personnes sont en train d'augmenter et sont déjà inquiétants. Dans un tel monde, l'individu se perd et la dégénérescence le guette. C'est justement de l'individu et de sa défense que commence la construction de la psychologie collective : d'une part tout le bien, de l'autre tout le mal. Si l'individu disparaît, s'il est englouti par le grand identique, s'il se brise en différentes personnalités et s'il ne se révèle plus à même d'autocontrôle, s'il régresse sous le niveau que l'évolution a atteint, s'il fait émerger au-dessus du niveau de la raison consciente tout ce qui reste normalement en dessous de cette dernière, que deviendra la civilisation ? L'individu ne sera pas seulement dévoré par le collectif : même quand il demeure individu, la faiblesse congénitale qui le caractérise peut se manifester. L'individu qui déraisonne, qui devient un autre, qui génère son propre sosie dans les rues de la ville, de quoi d'autre parle-t-il à part de la faiblesse extrême de ce présumé protagoniste de la modernité, de la liberté, du progrès ? C'est dans le sujet - la foule - qu'a été créé pour exprimer (et en quelque sorte exorciser) les craintes que la modernité, la grande industrie, la société de masse suscitent, que se cachent les dangers et les pièges que personne ne pouvait deviner. La tentative entreprise pour répondre à la peur -

la psychologie collective - finit par provoquer une peur encore plus grande : ce n'est pas seulement que les classes basses et nombreuses, les masses du socialisme, les foules de la démocratie, le public et l'opinion publique représentent une menace; ce sont les bases mêmes de notre civilisation qui sont menacées à travers l'individu.

Les foules existent-elles aujourd'hui ? La société dans laquelle nous vivons est définie comme une société liquide à l'individualisme extrême, une société où le lien social n'existe plus. Comment les foules peuvent-elles se former dans une telle situation ? Et si l'individualisme est tellement extrême qu'il a détruit le lien social, comment pouvons-nous avoir peur que l'individu disparaisse ? Nous découvrons, cependant, que les deux choses peuvent aller de pair : c'est justement là où les contacts n'existent plus entre les personnes, les groupes, les communautés que la foule peut naître. D'ailleurs, même la psychologie collective admettait une société-désert, sans associations ni institutions, sans traditions ni coutumes communes. En effet, non seulement les foules existent aujourd'hui, mais elles existent doublement : réelles et virtuelles. Nous avons des stades, des concerts, des pèlerinages; et nous avons des foules virtuelles. Nous nous rendons compte que de nombreux comportements qui découlent de la Toile, sur les réseaux sociaux, sont les mêmes que ceux de la foule d'avant : le conformisme, l'imitation, la suggestion, la dynamique du bouc émissaire qui isole une personne en l'exposant au lynchage. Les dynamiques collectives qui se créent sont très dangereuses et certains y ont perdu la vie.

Par conséquent les foules existent (encore) et se sont multipliées par deux. Elles nous font peur, une peur qui, elle aussi, s'est accrue. Dans une époque de fin des idéologies et des partis, d'antipolitique, d'attaque contre l'Europe, les dynamiques de masse reviennent de manière prépondérante dans les liturgies et dans les mécanismes de validation, surtout numériques, des populismes (rôle du chef, masses, conformisme, division entre les amis et les ennemis, rôle de l'irrationnel). Certains redécouvrent la multitude comme le sujet collectif indéfini et le proposent comme un acteur positif, la source d'une libération ou d'une révolution possible. Ce que nous n'avons plus, ce sont les outils conceptuels pour étudier les foules, pour les connaître et les reconnaître. La psychologie collective s'est refermée au début du XX^e siècle et, malgré les réapparitions et les feux follets, elle n'existe plus en tant que telle. Il semble que nous ayons oublié comment les foules se forment, comment elles se comportent, ce qu'elles sont et ce qu'elles font. Quand nous nous retrouvons face à l'une d'elles, nous sommes désarmés.

La peur des foules est, en revanche, encore bien présente. Mais avec un élément nouveau : avant, faire partie d'une foule donnait une sensation de sécurité; aujourd'hui, faire partie d'une foule donne un sens de risque. La foule n'apparaît plus du tout puissante contre le terrorisme ou le fou qui la prend pour cible : elle est plus que jamais passive et incapable de réagir. En

cela, nous devons enregistrer une grande fracture dans notre attitude envers la foule : à la peur, celle de toujours, un sentiment se mélange aujourd'hui qui oscille entre l'inquiétude et la peine. Avant, l'individu ne voulait pas se mélanger avec la foule de peur que la foule l'anéantisse; aujourd'hui, nous ne voulons pas nous mélanger à la foule de peur que quelqu'un d'extérieur à la foule nous anéantisse.

Bibliographie

- Alberoni Francesco (1968). *Statu nascenti: studi sui processi collettivi*. Bologna: Il Mulino.
- Alberoni Francesco (1977). *Movimento e istituzione*. Bologna: Il Mulino.
- Barrows Susanna (1981). *Distorting Mirrors: Visions of the Crowd in Late Nineteenth-Century France*. New Haven-London: Yale University Press. Trad. fr. (1990) *Miroirs déformants. Réflexions sur la foule en France à la fin du XIX^e siècle*. Paris: Aubier.
- Borch Christian (2012). *The Politics of Crowds: An Alternative History of Sociology*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Bosc Olivier (2007). *La foule criminelle. Politique et criminalité dans le tournant du XIX^e siècle*. Paris: Fayard.
- Canetti Elias (1966). *Masse et puissance*. Paris: Gallimard.
- Cassina Cristina, Pozzi Regina (éds.) (2000). *Classi, masse, folle*. Pisa: ETS.
- Coffin Jean-Christophe (2003). *La transmission de la folie: 1850-1914*. Paris: L'Harmattan.
- Donzelli Maria (éd.) (1995). *Folla e politica. Cultura filosofica, ideologia, scienze sociali in Italia e Francia a fine Ottocento*. Napoli: Liguori.
- Doron Claude-Olivier (2016). *L'homme altéré: races et dégénérescence (XVII^e-XIX^e siècles)*. Paris: Champ Vallon.
- Farge Arlette, Revel Jacques (1988). *Logique de la foule, L'affaire des enlèvements d'enfants Paris 1750*. Paris: Hachette.
- Ferraretto Valeria et alii (2014). *Collettività. Tra libertà e regole*. Pisa: ETS.
- Fournial Henry (1892). *Essai sur la psychologie des foules: considérations médico-judiciaires sur les responsabilités collectives*. Lyon: Storck.
- Gallini Clara (1983). *La sonnambula meravigliosa: magnetismo e ipnotismo nell'Ottocento italiano*. Milano: Feltrinelli.
- Le Bon Gustave (1894). *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*. Paris: Alcan.
- Le Bon Gustave (1895). *Psychologie des foules*. Paris: Alcan.
- Lombroso Cesare, Sergi Giuseppe, Ferri Enrico (1876). *L'uomo delinquente, studiato in rapporto all'antropologia, alla medicina legale ed alle discipline carcerarie*. Milano: Hoepli. Ensuite: (1897) *L'uomo delinquente in rapporto all'antropologia, alla giurisprudenza ed alla psichiatria*. 5^e édition. Torino: Bocca.
- Lombroso Cesare, Laschi Rodolfo (1890). *Il delitto politico e le rivoluzioni in rapporto al diritto, all'antropologia criminale ed alla scienza di governo*. Torino: Bocca.
- Lombroso Cesare (1995). *Delitto genio follia. Scritti scelti*, a cura di Frigessi Delia, Giacanelli Ferruccio, Mangoni Luisa. Torino: Bollati Boringhieri.
- Mangoni Luisa (1985) *Una crisi fine secolo: la cultura italiana e la Francia tra Otto e Novecento*. Torino: Einaudi. Ensuite, avec d'autres écrits: (2013) *Civiltà della crisi: cultura e politica in Italia tra Otto e Novecento*. Roma: Viella.
- Moscovici Serge (1981). *L'âge des foules: un traité historique de psychologie des masses*. Fayard: Paris. Nouv. éd.: (1985): Bruxelles: Complexe.
- Mucchi Faina Angelica (1983). *L'abbraccio della folla. Cento anni di psicologia collettiva*. Bologna: Il Mulino.

- Mucchi Faina Angelica (2002). *Psicologia collettiva. Storia e problemi*. Roma: Carocci.
- Nacci Michela (éd.) (2014). *A Mould for the Nation. The Theory of National Characters in XIXth Century French Political Thought. La Revue Tocqueville / The Tocqueville Review*. vol. 35, n. 1.
- Nacci Michela (2016). "La psychologie collective". *Revue historique*, vol. 677, 129-137.
- Nacci Michela (2017). "Il punto di vista della folla. La democrazia americana e le altre". In: Bufano Rossella (éd.), *La democrazia nel sistema politico tra utopia e cittadinanza*. Lecce: Milella, 241-256.
- Nacci Michela (éd) (2018). *The Crowd. La Revue Tocqueville/The Tocqueville Review*. vol. 39, n. 1.
- Nye Robert (1975). *The Origins of Crowd Psychology: Gustave Le Bon and the Crisis of Mass Democracy in the Third Republic*. London: Sage.
- Palano Damiano (2002). *Il potere della moltitudine*. Milano: Vita e Pensiero.
- Paul Jean-Marie (éd) (2004). *La Foule, mythes et figures: de la Révolution à aujourd'hui*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- Pick Daniel (1989). *Faces of degeneration: a European disorder*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Reynaud Paligot Carole (2006). *La République raciale: paradigme racial et idéologie républicaine, 1860-1930*. Paris: PUF.
- Reynaud Paligot Carole (2011). *De l'identité nationale: science, race et politique en Europe et aux États-Unis, XIX^e-XX^e siècles*. Paris: PUF.
- Rossi Pasquale (1898). *L'animo della folla*. Cosenza: Riccio.
- Rossi Pasquale (1904). *Sociologia e psicologia collettiva*. Roma: Colombo
- Rudé George (1959). *The Crowd in the French Revolution*. Oxford: Clarendon Press
- Rudé George (1964). *The Crowd in History: A Study of Popular Disturbances in France and England, 1730-1848*. New York, London, Sidney: Wiley.
- Rudé George (1988). *The Face of the Crowd. Studies in Revolution, Ideology and Popular Protest: Selected Essays*. Harvester: Wheatsheaf.
- Sighele Scipio (1891). *La folla delinquente*. Torino: Bocca.
- Tarde Gabriel (1890). *Les lois de l'imitation*. Paris: Alcan.
- Tarde Gabriel (1893). "Foules et sectes au point de vue criminel". *Revue des deux mondes*, vol. 332, 349-387.
- Tarde Gabriel (1901). *L'opinion et la foule*. Paris: Alcan.
- Tilly Charles (1986). *The Contentious French*. Cambridge Mass., London: Harvard University Press.
- Tilly Charles (2003). *The Politics of Collective Violence*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Tilly Charles (2004). *Contention and Democracy in Europe, 1650-2000*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Tilly Charles (2008). *Contentious Performances*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Tilly Charles, McAdam Doug, Tarrow Sidney (2001). *Dynamics of Contention*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Tilly Charles, Tarrow Sidney (2007). *Contentious politics*. Boulder Colo.: Paradigm.